

MON CREDO

Dédié à M. DesCarries, Curé de St-Henri.

*Je crois en un seul Dieu, l'Auteur de l'Univers,
Roi régnant dans les Cieux et Maître des Enfers.
Je crois en Jésus-Christ, Dieu comme Dieu le Père,
Glorieux Rédempteur, fait Homme sur la Terre.
Conçu de l'Esprit-Saint, Créateur comme Lui,
Je crois que d'une Vierge, Immortel Il naquit,
Pour vivre parmi nous, dans l'humaine Patrie.
Je crois en ce Sauveur, enfanté par Marie,
Crucifié sous Pilate et mort sur une croix,
Pour racheter le monde et lui donner des lois.
Aux enfers descendu, ce Dieu rempli de gloire,
Dans trois jours, chez les morts, a refait sa victoire.
Il est ressuscité, pour gouverner le Ciel !
Je crois qu'il reviendra, glorieux, immortel,
Juger vivants et morts, sur le Trône du Père ;
Je crois au Saint-Esprit, au céleste mystère,
Des Personnes en Dieu, formant la Trinité,
A la communion, au pardon du péché.
Je crois qu'au saint appel d'un Dieu, Juge sévère,
Les morts se lèveront au jour de sa colère,
Et vivront sans mourir, durant l'éternité.
Je crois en Une Eglise où Dieu m'a baptisé,
Dont saint Pierre est le chef, Rome la basilique,
Où règne un Pape sage en art apostolique.*

ENVOI

*Réunis dans le temple, où préside l'autel,
Célébrons par des chants, le Fils de l'Eternel.
Du culte au Dieu puissant dont l'Eglise est la mère,
A la tête admirons le Pape et le Rosaire.*

JEAN CANADIEN.

Pour LE MONDE ILLUSTRÉ

INFLUENCE LITTÉRAIRE SOUS CHARLES X

INTRODUCTION DU RÉALISME

(Suite et fin)

Je crois avoir démontré l'opposition entre les principes idéalistes des écrivains de l'école romantique et l'introduction du réalisme par Balzac vers 1835 et je pose en fait que si les révolutions de 1830 et de 1848, et surtout les fautes du second empire, ont renversé tous ces principes, si le réalisme devait revenir suivant cette loi en histoire littéraire : qu'à une grande secousse et à un grand essor de l'imagination succède le besoin de reprendre terre ou comme dit Musset : "le besoin de ressaisir le réel, de voir moins loin mais plus clair" je ne puis m'empêcher de déplorer ces influences dans leurs conséquences néfastes, car au lieu de déterminer la clarté du bon sens et de l'équilibre de la pensée, elles ont déterminé une réaction littéralement opposée au mouvement qui animait les esprits sous les règnes antérieurs à 1848, elles ont fait diverger les rayons de l'idéal, ce foyer de lumière, cette perfection, ce but que ne visent pas seulement les rêveries vaporeuses mais vers lequel convergent toutes les perfectibilités terrestres et de l'espèce humaine en particulier ; puis elles ont ébranlé l'illusion, cette douce consolation des âmes sensibles, que leur sentiment impressionnable rend plus que les autres accessibles au doute, plus enclines à l'esprit de révolte qui conduit aux excès quand elles se sentent privées de l'appui moral d'un culte, d'une croyance qui les soutenait dans toutes leurs aspirations ; elles ont non seulement essayé d'éteindre l'idéal et l'illusion mais aussi l'espérance, cette revivifiante clarté des ténèbres de la pensée, cette échappée de soleil dans l'obscur cachot du prisonnier, cette fiction ranimante que les anciens représentaient sous les traits d'une jeune nymphe souriant avec grâce en tenant des fleurs à la main ; et, comme couronnement elles ont engendré cet affligeant scepticisme qui arrête tous les élans du cœur et faillit étouffer la foi, la confiance en Dieu, en son prochain et en soi-même ; qui, comme corollaire, supprime la charité et cette autre qualité ancrée dans l'esprit et le cœur français : la générosité, qui a entraîné ces hécatombes de héros, de martyrs de la patrie à l'époque de ses déchirements, augmentant par leur force morale et physique tout ce que la nature et leurs ancêtres avaient accumulé de vitalité dans la nation. Qu'est

devenue sous l'impulsion du scepticisme la fraternité, cette fraction de devise soit disant républicaine, mais surtout humaine et chrétienne ? Nous allons le voir dans la conclusion.

Tant que les hommes guidés par leur esprit d'imitation, se sont trouvés aux prises avec le beau, ont gardé par leur éducation et leurs lectures le sentiment de la pudeur et de la dignité, ils se sont élevés, ils ont porté leurs regards vers le ciel, cet infini de l'idéalisme, cet éther limpide vers lequel s'élèvent toutes les espérances et les grandes réflexions. Du jour où ils se sont trouvés face à face, sans aversion, avec toutes les réalités immorales qui, dépouillées de tout voile, narquaient dans leur impudente crudité cette conception mitigée qu'ils avaient eue jusqu'alors de ces dessous de la vie, entrevus à travers le prisme de leurs belles aspirations, ils se sont laissés envahir par le scepticisme qui s'étend de la divinité aux humains, parce qu'ils ont reporté leurs regards des sommets aux infériorités de la vie. Ils regardaient le soleil en face comme l'aigle, ils sont descendus au rang du hibou qui s'enveloppe, se cache, dans le sombre manteau de la nuit.

A partir du moment où la réalité grossière, ordurière et impudique s'implanta dans la société sous toutes les formes de l'image, celle du café concert, celle du drame, celle de la comédie ou du roman pornographique, les hommes ne devinrent pas seulement des jouisseurs dissolus, déréglés dans toutes les classes sociales comme l'étaient dans les siècles précédents ceux de la classe privilégiée seulement, mais en abandonnant les goûts raffinés, les plaisirs fins, délicats, spirituels, élevés, pour s'abandonner aux jouissances plates, grotesques, aux plaisanteries éhontées de corps de garde, bestiales dans leur effronterie, ils empruntèrent l'habitude d'un langage et d'allures aussi grossiers que leurs sentiments ; ils délaissèrent la vie de famille, ses réunions affectueuses, oublièrent, dans la fréquentation des filles, le respect dû à la femme, à l'épouse et à la mère, désunirent le mariage, désorganisèrent l'éducation de l'enfance, perdirent le sentiment de la valeur personnelle, cet orgueil légitime et considérant les autres hommes à leur image, méconurent le sentiment de la fraternité humaine.

Leur faiblesse morale entraîna leur faiblesse physique ; devant l'ennemi, ils auraient reculé ou cherché à cueillir des lauriers qui ne leur étaient pas dus ; dans toute autre lutte, on les a vus discuter, trembler devant les armes loyales des braves, à visage découvert, ne luttant, homme contre homme, que s'ils étaient convaincus de l'infériorité de leur adversaire, se souciant peu de soutenir une idée, un principe, les mots d'honneur, de patrie devenus si vagues ; ils ne luttèrent que pour leur compte personnel, cherchant à vaincre par l'hypocrisie, le mensonge, la duplicité d'une mise en scène vile, savamment calculée pour usurper des positions, des titres indignes d'eux, et escroquer des décorations qu'on devrait leur arracher de la poitrine, parce qu'ils se sont servis pour les acquérir de quelque obscur talent dont ils avaient indignement abusé dans l'ombre en s'appropriant le fruit de son intelligence. Tout cela, pour faire bonne figure, continuer leur vie d'Epicuriens dans la classe sociale où ils s'étaient imposés impudemment. En conséquence, dans les dessous du corps social, parmi les déshérités de la fortune les aberrations d'esprit ne devaient pas être moindres pour entraîner les immondes dépravations des bouges obscurs, dont les drames nous ont peint le hideux théâtre, où grouillaient non-seulement toutes les misères physiques et morales, mais où se développait l'hydre de l'anarchie.

On peut donc affirmer que tous ceux qui se sont laissés infecter par cette démoralisation, car ils ne furent heureusement qu'une partie de la nation, ont perdu la personnalité qui impose et le courage qui relève. Ces hommes, pris individuellement, sont des lâches, soit par leur caractère sans virilité ou parce qu'ils sont tombés moralement trop bas pour être braves. Ils ne manifestent une apparente cranerie que lorsqu'ils sont en masse, se soutenant mutuellement, se poussant instinctivement du coude pour s'assurer de leur mutuel appui devant le danger, comme un troupeau parqué se resserre devant une menace inattendue, avec cette seule différence que l'animal suit

passivement son instinct alarmé, tandis que l'homme essaie de démentir par son attitude la lâcheté que trahit son regard. Ces êtres, liés par les mêmes intérêts, les mêmes craintes, les mêmes faiblesses, sont des parasites dans l'ordre social qui détestent les hommes autoritaires dont l'énergie, la volonté, la droiture les culbuteraient toutes les fois qu'ils reculeraient devant une détermination commandée par le devoir et l'intérêt général, c'est pourquoi, se trouvant sans opinion personnelle, nous les voyons se grouper instinctivement devant la menace d'une individualité réelle.

Le sceptique ne s'expose pas pour défendre une idée, pas plus que le sectaire qui n'envisage que les intérêts de sa secte au détriment du bien-être général, tout ce qui est en dehors de ses intérêts particuliers est considéré comme une chimère incompatible avec ses théories matérialistes, qui font converger toutes les aspirations vers un précepte qui semble excuser son égoïsme : le transformisme par évolutions successives. Il faut ajouter que la grande majorité des individus dont je parle se compose d'êtres inférieurs ne possédant aucune notion philosophique quelconque ; ayant horreur de l'étude et des spéculations profondes, ils ignorent les principes du matérialisme qu'ils affichent inconsciemment, qu'ils subissent machinalement, étalent par bravade sans le comprendre, par ce que c'est une religion qui s'accorde avec leurs instincts, leur permet de tout faire, tout dire sans scrupule et de nier tout ce qui leur déplaît sans plus de réflexion. C'est ainsi qu'ils vous lancent ex-abrupto des définitions, des maximes comme celle que je citais ironiquement, qu'ils se prévalent des hommes marquants qui soutiennent ce système philosophique que leur incompetence n'a pu approfondir, et qu'ils se croient très forts en ridiculisant les partisans d'autres religions qui ont la foi ; il est vrai que ces derniers respectent les devoirs prescrits pour l'accomplissement desquels il faut une grande conviction, une profonde sincérité et une ferme volonté, afin de résister aux entraînements coupables, tandis que le matérialiste se laisse aller sans regret, sans recul, sans combat à tous les instincts de la matière, ce qui est infiniment moins ardu mais aussi moins moral.

Il est patent que cette multitude de brutes et de fourvoyés ne peut former ni des apôtres, ni des héros qui doivent posséder avant tout l'abnégation ; or, comme je ne crois pas à l'extinction de l'apostolat ni du sentiment héroïque dans l'humanité, mais que je crois au contraire que suivant la direction imprimée aux masses on forme des martyrs et des héros sublimes ou des génies et des héros du mal, il m'est impossible de ne pas m'élever avec force contre l'inoculation du virus matérialiste dans le corps social par la littérature infâme et les spectacles obscènes, si connexes avec le fond du matérialisme, qui détruisent tout ce que la sollicitude paternelle et les saines traditions avaient accumulé dans l'esprit de chaque génération ; ce sont des contaminations qui découvrent toutes les plaies sociales, qui en aggravent le mal sans en cicatrifier aucune.

Après cette brillante poussée du règne de Charles X, qui s'étendit au delà de 1850, ces aveugles débandades littéraires d'un moment auraient dû se dissiper en fumée au lieu de faire éclore cette littérature abjecte, mais la France qui est le pivot du mouvement littéraire européen soutint des assauts terribles qui devaient ébranler l'état des esprits, dont la littérature est le reflet et produire cette secousse qui fait violemment toucher terre. Lentement on se réveillera de cette affreuse torpeur qui succéda aux bouleversements épouvantables, la lumière s'infiltrera doucement dans les esprits, nous voyons déjà poindre ça et là, des éclaircies dans ce sombre horizon et je me réjouis de faire partie de cette réaction lente, mais bien voulue qui s'accroît par toute une phalange d'écrivains contre cet indigne réalisme qui sous le couvert de l'art, dépeint des exagérations qui empoisonnent la littérature de ce dernier quart de siècle.

Entre autres je rappelle la transformation de J.-K. Huysmans qui attaque la corruption non seulement par ses écrits mais en voulant fonder un cloître destiné à un ordre de moines comme ceux des Bénédictins de Saint-Maur, de Cluny ou du Mont Cassin. Cette